

dernière requête des Luxembourgeois pour montrer l'indigne résistance que le gouvernement opposait à leurs demandes les plus chrétiennes, les plus justes et les plus indispensablement nécessaires. METTERNICH que Feller jugeait trop bon accordait sa confiance à des gens indignes qui lui jouaient des tours affreux sans qu'il s'en doutât. Il pria son correspondant de donner de bons conseils au ministre plénipotentiaire, s'il était son ami intime, et de transmettre à l'empereur une pièce en allemand qu'il lui avait remise auparavant. « Vous pouvez toujours faire de mes lettres l'usage que vous jugerez convenir. Je consens toujours à voir paraître imprimé tout ce que je pense, à le voir déférer aux rois universellement trompés et déçus, à le voir soumis à l'examen et au jugement de ceux même qui y trouvent leur accusation et leur honte. »

Entretiens les Français avaient refoulé les Autrichiens au delà de la Meuse et envahi le Luxembourg. Fin mai, beaucoup de bourgeois de Liège quittèrent leur ville, mais on racontait que le danger diminuait. Feller ne redoutait nullement l'arrivée des Carmagnols, puisqu'à son avis le système josphiste repris par le gouvernement de Vienne ne se distinguait du système jacobin que par plus de lenteur et plus de cérémonial. Ayant toujours prévu les événements qui arriveraient, il croyait que la Belgique n'en irait pas plus mal. Rien à redouter des Carmagnols du dehors, il ne fallait à aucun prix armer le peuple contre eux, mais se débarrasser de ceux qui siégeaient au Conseil Privé, au Conseil des Finances, à la Chambre des Comptes, au Conseil de Malines, en général dans tout l'entourage de l'empereur. Le 9 juillet, il écrivit que les Français ne faisaient aucun mal aux prêtres belgiques, qu'ils avaient même rappelé ceux qui s'étaient enfuis. Dans une lettre du 9 juillet, il écrit : « Ici nous ne voyons que des canons, des bagages, des blessés passer pour Cologne et Ruremonde. L'émigration est telle que les chemins et les villages sont remplis de monde qui ne trouve pas de logement, de prêtres surtout chargés de leurs paquets, et de vieillards qui à peine peuvent avancer ; l'extrême chaleur les tue autant que la faim et la soif. On en voit plusieurs tomber et expirer soudain. »

A VOISIN<sup>1)</sup> et après lui Théodore JUSTE et Auguste NEYEN, auteur de la Biographie Luxembourgeoise ont prétendu que Feller avait installé une imprimerie clandestine dans une houillère abandonnée du pays de Liège. D'un côté, cette précaution aurait été complètement superflue, puisque la proscription du Journal dans les Pays-Bas ne regardait aucunement les autorités de la principauté de Liège qui n'en faisait pas partie ; d'autre part, la fausseté de cette affirmation résulte de nombreux textes de Feller que j'ai cités. Mais il est curieux de remarquer que cette légende remonte à 1789. Dans une note marginale à un article du 24 novembre 1789 où Feller raconte un succès remporté par les Brabançons à St.-Nicolas, il écrit : « Que prétend un certain prêtre homme servile et bavard, en débitant que je me tiens caché, que la terreur m'interdit et mon habitation et mes occupations ordinaires ? Fût-il vrai que la prudence m'eût suggéré la

<sup>1)</sup> A. Voisin : Notice bibliographique et littéraire sur quelques imprimeries particulières des Pays-Bas, parue au Messager des sciences historiques de Belgique, année 1840.